

SOUVENT FEMME VARIE



I
Elle, à son amoureux (le champion du foot-ball). — Monte de marcher avec vous ? Mais c'est la plus grande joie de ma vie ! Être escortée par le champion !



II
(Après le mariage)
Lui. — Mais, chère, une simple égratignure de rasoir !
Elle. — Tu appelles cela une égratignure ! Si tu penses que je vais marcher avec un balafre !

— En douceur... rendez le vent !

Léger d'abord comme un susurrement, le souffle peu à peu s'anima, s'enfla jusqu'au plein roulement des tuyères, semblable à une profonde pédale d'orgue. A cette belle musique qui mettait en fuite les fantômes, exorcisait la misère, plus d'un, oh oui ! plus d'un comme moi-même enfant, sans trop savoir pourquoi, se sentit là, aux entrailles, quelque chose remuer, vibrer... Tous l'entourèrent. Je crus qu'ils allaient l'embrasser. Un vieux pleura. S'ils avaient su quelque hymne, ces hommes, ils l'auraient entonné sans doute ; ils ne surent que balbutier, jurer, applaudir ; puis puis des rumeurs, des cris de « Vive le diable ! »

Tout à coup on le vit chanceler, faire un demi-tour sur lui-même, les bras étendus ; il allait choir, s'il n'eût rencontré le poteau de la grue, auquel il se retint, s'adossa, tout blême.

Il faiblissait le héros, le démon, — le martyr ! Inébranlable dans la lutte, l'épreuve du feu subie, il plia. Ses hommes le soutinrent.

— J'ai été trop douché répétait-il ; j'ai froid en dedans... j'ai le frisson, je ne peux pas me réchauffer !

Deux camarades le prirent sous les bras pour le ramener à la maison ; il fallait le porter presque, en montant l'escalier, le conduire à son lit, où titubant, il tomba comme un plomb... pour ne s'en relever jamais, le pauvre diable ! Mais alors nul ne pouvait prévoir un aussi tragique dénouement.

C. DELON.

(La Revue Algérienne).

LES FÊTES DU NOUVEL AN AU TONKIN

Beaucoup ne savent pas comment on fête le nouvel an au Tonkin, écoutons le docteur Pascal qui a passé plusieurs années dans ce pays éloigné. Je n'ai qu'à recopier mes souvenirs de l'année 1886, alors qu'en ma qualité de médecin militaire attaché aux corps expéditionnaires du Tonkin, je me trouvais dans un poste très retiré au Sud-Ouest de la colonie et portant le nom harmonieux de Phu-nho-Quan.

Ce village, à 28 kilomètres de Nin Bink, situé sur une belle rivière aux eaux claires, serpentant au milieu de rochers volcaniques couverts d'une végétation superbe et ressemblant à un décor de théâtre, était le siège d'une garnison de tirailleurs tonkinois, commandée par un petit nombre d'officiers européens. Nous étions bien en tout une demi-douzaine de Français, isolés au milieu des Annamites, n'ayant que des relations très rares avec le reste du Tonkin, par quelques chaloupes à vapeur venant de loin en loin nous apporter le courrier de France. Nous vivions cependant tranquillement au milieu des indigènes, en

très bons rapports avec eux, leur achetant les poules et les cochons, les bananes et les ananas qui constituaient le plus clair de notre nourriture. Ils nous invitaient à toutes leur fêtes publiques ou privées, auxquelles nous assistions toujours curieusement, et c'eût été une injure pour eux que de leur refuser.

La population très dense du village goûtant probablement notre domination paternelle nous aimait beaucoup, était aux petits soins, et nous comblait d'attentions délicates. Elle n'y manqua pas lors du premier jour de 1886.

Pour les Annamites ce jour n'arrive pas le 1er janvier,

mais varie chaque année en raison de leur calendrier qui ne comporte que des mois lunaires au nombre de 13, de sorte qu'en 1886, le jour de l'an tombait le 3 février. Voici de quelle façon se célébraient les fêtes du Têt (c'est ainsi qu'est nommé le premier jour de l'année).

La veille au soir, le 2 février, toute la vie extérieure se trouvait subitement arrêtée dans le village, comme si une épidémie s'était abattue sur les habitants. Tous les travaux commencés s'arrêtèrent, toutes les boutiques, tous les marchés furent fermés, et pour tout l'or du monde on n'eût pu décider un indigène à travailler, sauf à préparer chacun devant sa demeure ce qui constitue le pavoisement du grand jour de fêtes, c'est-à-dire la plantation devant chaque cai guia (maison) d'un ou de plusieurs hauts bambous dépouillés de leurs feuilles et ornés de faisceaux de plumes de coq, de lanternes annamites analogues à nos lanternes vénitiennes et de drapeaux de différentes couleurs.

Dans l'intérieur de chaque maison les préparatifs se font aussi activement. Sur les murailles de torchis, sur les poutres, sur les portes, on colle de longues bandes de papier de couleur portant des inscriptions et des légendes en langue annamite. On expose sur une sorte d'estrade tout ce que la famille possède de plus précieux, les vêtements de fête, des grandes images représentant des guerriers fantastiques, des diables terrifiants, etc. Devant l'autel des ancêtres qui existe dans toutes les maisons, on renouvelle les tiges de bambous résineux servant de cierges et l'on dépose des offrandes. Enfin les provisions et les victuailles sont amassées en quantité pour suffire aux repas sans fin qui durent pendant sept jours sans presque discontinuer. On n'a plus qu'à attendre le lendemain, tout est prêt.

Le 3 février au matin nous voyons arriver dans la citadelle où sont nos logements, le vénérable Phu (sous-préfet) qui a mis ses plus beaux habits de soie, pour nous rendre visite. Il a même introduit ses doigts maigres aux ongles longs de cinq centimètres dans de vieux gants noisette que lui a donnés un de nos camarades. Suivi de ses nombreux serviteurs portant, qui un vieux sabre de cavalerie, qui un parasol, insigne de son grade, qui sa pipe, qui sa boîte à bétel et ses nombreux coussins, qui sa cadouille, ba-

guette de bambou, longue et flexible avec laquelle il a le droit de caresser ses administrés, etc.

Le cortège s'avance lentement au milieu des détonations d'une centaine de boîtes à pétards qui vous sautent dans les jambes ; parvenu devant nous qui attendons sur le seuil de la grande pagode, le Phu nous adresse un discours traduit, phrase par phrase par M. Thioung, notre interprète saïgonnais ; protestation de dévouement, souhaits de toutes sortes, etc., sont formulés. Pendant ce temps toute la suite s'est prosternée à terre trois fois de suite, tandis que les porteurs de cadeaux déposent sur des tables, des plateaux chargés de bananes, de mandarines, de confiseries, etc., offrandes respectueuses du Phu.

La cérémonie s'achève par des serremments de main, par la remise de petits carrés de papier blanc et rouge avec inscriptions, en guise de cartes de visite. Les pétards recommencent avec rage et tout le monde s'en va.

Une demi-heure après nous rendons visite au Phu dans sa demeure même où il nous attend, entouré du même personnel, sans compter les curieux qui sont venus et qui, tout-à-l'heure mangeront, boiront, fumeront aux frais du fonctionnaire qui ne reçoit que deux piastres (8 fr. 40) de traitement mensuel. Il est vrai qu'il se rattrape sur l'impôt donc il est chargé faire la levée.

Les cérémonies officielles sont finies, chacun rentre chez soi et la fête, avant tout intime, commence dans l'intérieur des maisons. Le désert se fait dans les rues, on croirait le village abandonné de tous les habitants, si l'on n'entendait derrière les portes de bambou de chaque maison, des rires, des chants, des bruits de pétards, faisant contraste avec le calme extérieur. Et cet état de choses dure pendant sept jours. Ce qu'il s'engloutit de victuailles pendant cette période est inimaginable : d'immenses plats de riz bouilli, des fricots aux poissons, servis dans de petites assiettes, des confitures et sucreries, entre autres une sorte de châtaignes d'eau, confites dans du sucre, rappelant nos marrons glacés etc. Le tout est arrosé de thé et d'eau-de-vie de riz, appelé *tchoum-tchoum*.

Mais comme on ne peut pas toujours manger et boire, on emploie le temps à fumer de nombreuses pipes d'opium et surtout à jouer au jeu national, le *ba quang*. La passion du jeu est extrême et répandue dans toutes les classes indigènes ; dans toutes les maisons on s'y livre, et pour la satisfaire les Annamites se dépouillent de tout ce qu'ils ont. Il existe des maisons de jeu dont les propriétaires s'enrichissent aux dépens des pauvres diables. L'opium et le jeu sont la plaie de ce peuple. Il est interdit de jouer en

LA LEÇON DE DANSE



— Mais grand-papa, on dirait que tu n'as jamais su danser ! Tiens ! Comme ceci ?